

L'écrivain du mois : Edith Habersaat

Autor(en): **Mathys-Reymond, Ch. / Habersaat, Edith**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **69 (1981)**

Heft [6]

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-284464>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Edith Habersaat



Mais qui peut incarner le rêve ?

Christiane Mathys-Reymond : *Il est vain de prétendre « présenter » les deux manuscrits qui vont être édités cette année encore : on ne lit pas les visions, les fulgurations du **Mur du son** et de **L'âge de feu** !*

Disons que dans le premier, le lecteur accompagne Sarah en prison et dans le second, Anna Perenna professeur, dans l'enfer opiacé où une de ses élèves, Laverna, défie la vie et la mort. Pouvez-vous nous parler du choix du titre : Le mur du son ?

Edith Habersaat : Le mur du son, c'est le mur des ragots qui détruisent et qu'il faut dépasser — au-delà du mur du son — de peur d'être mutilés.

Christiane Mathys-Reymond : *Les thèmes essentiels de votre œuvre, liés, je crois, très étroitement à la forme nouvelle que vous créez, sont l'enfance, la prison, et surtout le rêve qui transfigure chaque page.*

En dehors du rêve né dans « l'espace privilégié de l'écriture », concevez-vous d'autres voies de rêve privilégiées, elles aussi ? En effet, Sarah et sa codétenue écrivent en prison, Anna Perenna et Laverna écrivent...

Edith Habersaat : Dans la vie de tous les jours, je rêve... un peu trop d'ailleurs... Quand je sens la communication possible, je me jette dans ce rêve et m'y blesse. Non que j'édulcore, que je sucre les choses ! Au contraire j'idéalise, j'investis très rapidement ; et lorsque je deviens lucide, c'est trop tard... Il reste toujours une sorte de cicatrice. Les êtres avec lesquels je communique, voilà ma rêverie de tous les jours. Il y a donc d'autres voies de rêve, la musique aussi...

Christiane Mathys-Reymond : *Le pouvoir du rêve entraîne Sarah dans des visions cosmiques où elle goûte à l'ivresse de l'évasion. Doit-elle comparaître devant les miliciens, la voilà qui se rêve en ballerine ! Le rêve est-il par essence « sortie » de soi, extase ?*

Edith Habersaat : Oui, et dans **Le mur du son**, les rêves de Sarah sont une forme de survie dangereuse : on risque toujours de retomber dans la réalité.

Christiane Mathys-Reymond : *J'allais le dire. Il semble, en effet, que Sarah, aussi bien qu'Anna Perenna se cognent aux limites de ce rêve — extase dont elles éprouvent alors la dérision. « Elle refuse désormais de jouer sur un inexistant violoncelle. » Ce sont toutes les formes de prison, de compartimentations sociales qui cassent le rêve selon vous ; mais n'est-ce pas cette forme même du rêve qui se retourne contre les rêveurs ? Rêve éveillé en somme ?*

Edith Habersaat : La dérision apparaît lorsque les rêveurs ne voient que les lettres d'or de la médaille ! Les jeunes bacheliers par exemple qui rêvent leur futur métier en oubliant les contraintes, les contingences. Lorsqu'ils les subissent, c'est alors la dérision. Dans la vie, on projette des étapes et lorsqu'on

atteint tel but, on se dit : ce n'est pas ça, pas encore ça, il y a encore à épurer.

Christiane Mathys-Reymond : *Vous êtes très dure à l'égard de ces adultes sans éclatement onirique, ces « bonnes femmes enchaînées à leurs tâches quotidiennes et à leurs secrets d'alcôve » !*

Edith Habersaat : Je n'ai pas voulu être dure ! Mais j'estime regrettable qu'une femme accepte de ne pas aller au-delà du statut ménage-enfants. La femme a droit à un autre éclatement. Si elle se refuse à ce droit, elle se statue et se rabat sur les autres. Ce n'est donc pas un jugement, mais ma façon de dire non... un petit coup de féminisme.

Christiane Mathys-Reymond : *Si nous en venons à la forme, je remarquerai d'abord, que le lecteur est « délesté de toute contingence » ! On n'a pas l'impression d'avancer, on ne sait pas toujours qui parle, ni où l'on est ! S'agit-il de quitter la « linéarité » ? De conférer à l'écriture le pouvoir que vous accordez au rêve ?*

Edith Habersaat : J'écris par pulsions ; l'écriture vient sous ma plume « comme ça ». Je n'ai donc pas voulu cette forme, ces difficultés d'accès. Mais cette forme répond certainement à la présomption de faire éclater le langage traditionnel.

Christiane Mathys-Reymond : *Vous peignez de petits tableaux qui correspondent aux différents lieux de l'action. Ils reviennent toujours avec une légère modification qui fait avancer le texte comme en spirale. Vous ne décrivez jamais un endroit, ni un visage mais vous le signalez par une épithète insolite qui n'est pas sans rappeler Catherine Colomb : « Une serviette de cuir grené qu'elle ouvre lentement sous les regards empreints de soleil et de mer. » Parlez-nous encore de votre écriture.*

Edith Habersaat : Mon écriture est le produit de certitudes et de préoccupations linguistiques : on n'est jamais compris uniquement par les mots. Il faut un métalangage : gestes, sons, etc. Il y a un fond de réalité. Et puis je travaille sans plan, songeant au sujet d'un livre durant l'année — j'enseigne la littérature à des adolescents genevois —. Mais il n'y a pas incompatibilité entre mon métier et l'écriture. Tout d'abord je me sens bien parmi les jeunes. Puis, à la cafétéria de l'école, je prends des notes sur des morceaux de papier toujours à l'appel dans mon sac mais que je ne consulte plus au moment de la rédaction proprement dite. A ce moment-là, tout va assez rapidement car j'écris vite, poussée par le besoin d'écrire, et dans une disposition d'esprit assez mélancolique ou dans un état de rêverie. En pleine gaieté, je n'écris pas. Pour moi, cela ne signifie donc rien de se mettre à sa table tant d'heures par jour.

Christiane Mathys-Reymond : *Voici une question sur le rapport entre la poésie et la réalité — votre prose est poésie de la première à la dernière ligne —. En lisant **L'Age de feu**, j'ai eu l'impression de recevoir beaucoup sur le pouvoir visionnaire mais peu sur la drogue. N'avez-vous pas « déréalisé » le sujet par excès d'images ?*

Edith Habersaat : Je n'ai pas voulu procéder à un constat mais transcrire les effets du phénomène drogue de manière visionnaire, visuelle. Constat d'effets mais pas de faits !

Ch. Mathys-Reymond

1 FS 03006

BIBLIOTHÈQUE
PUBLIQUE
ET UNIVERSITAIRE

1205 GENEVE

J.A. 1260 Nyon
Juin 1981 N° 6
Envoi non distribué
à retourner à
Femmes Suisses
CP 194, 1227 C